

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

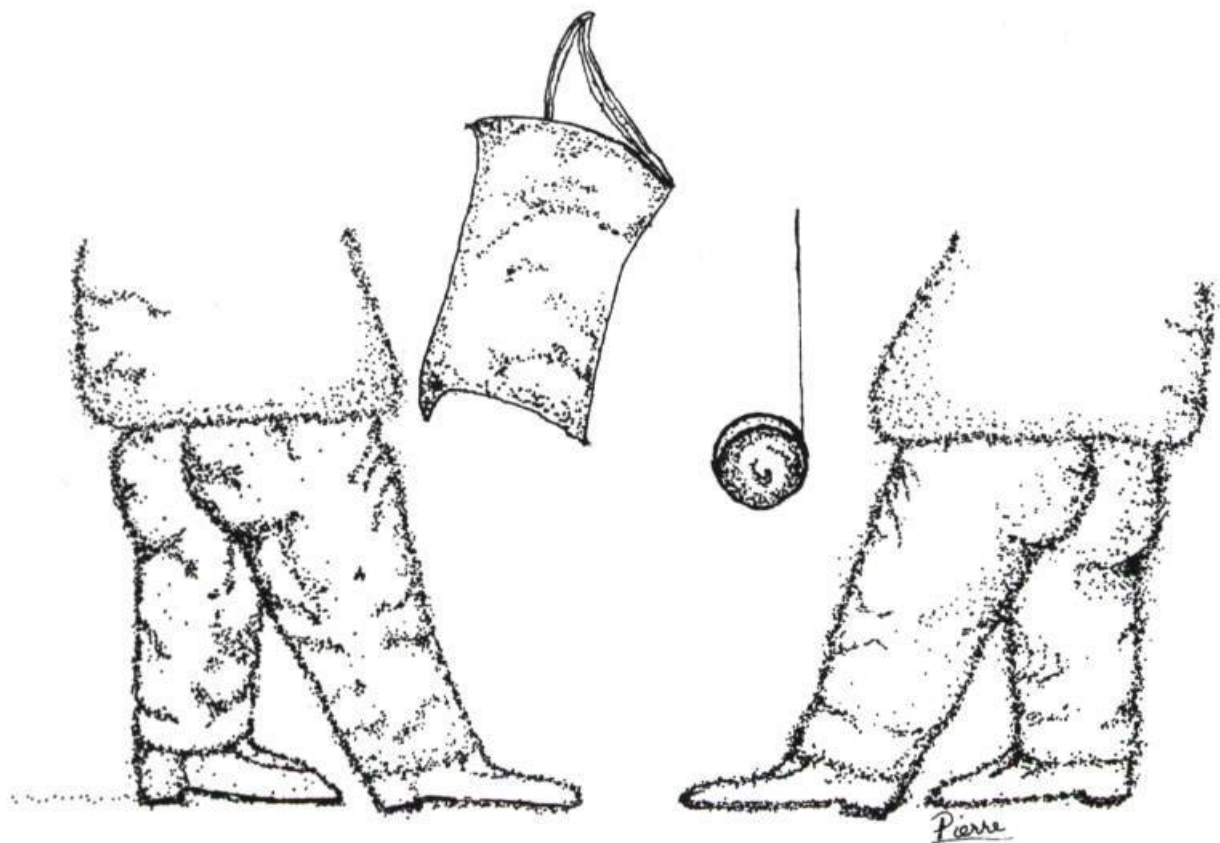
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1985). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (39), 59–61.



## Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

### Les mensonges de papa

de Jean-Raymond Marcoux  
au Bateau-Théâtre L'Escale

D'une pièce à l'autre, Jean-Raymond Marcoux s'affirme comme maître du quotidien. Ces personnages sont ordinaires. Sa structure dramatique est calquée sur le réel. Tout ce qui semble le plus banal. Et pourtant, nous sommes fascinés. Il nous montre subtilement «des gens avec la strap débarquée de la poulie». Il découvre le grain de sable dans l'engrenage du «il est beau, fin et gentil». Il retourne pertinemment tous les principes qui empêchent d'avoir des idées. Il sait construire des comédies qui suscitent la réflexion tout en amusant.



*Les mensonges de papa* montre avec beaucoup d'habileté les problèmes d'un homme de quarante ans. Celui-ci est divorcé et habite avec son fils de quatorze ans. Le parallèle entre l'adolescence et le démon du midi, entre l'enfance et les redécouvertes de la trentaine, encadre

l'action de la pièce. Ce n'est pas seulement la relation père-fils qu'explore l'auteur, c'est aussi l'évolution de l'homme lui-même aux prises avec sa sexualité et son rôle dans la société. Les deux femmes, l'amante du père et la bonne, ne sont là que pour mettre en évidence les forces et les faiblesses masculines. En fait, les mensonges de papa, ce sont les paravents de l'autorité et du pouvoir.

Dans sa mise en scène, Gilbert Lepage a bien su harmoniser les multiples facettes de cette comédie. En questionnant directement le public, en l'associant à l'évolution des personnages, il l'empêche de se réfugier dans le rire béat qu'il affectionne particulièrement l'été.

## Amore Amore

(création collective)

une production du Nouveau Théâtre  
expérimental à l'Espace libre

Malgré les transformations récentes, la création collective réapparaît encore sur les scènes québécoises. L'amour serait-il devenu en danger comme le politique dans les années 70? À voir cette nouvelle création collective, on serait porté à le penser. Comme si la léthargie du pays s'était transférée dans l'amour. Les désirs sont étranglés. Les autochtones sont ennuyeux et répètent tous les clichés. Seules les femmes semblent progressives et audacieuses (dans le sexe). Qu'on aborde un tel problème lors d'un voyage en Italie (ce pays en forme de botte) à de quoi éveiller tous les appétits, même ceux de ces trois couples à l'aise sur la brosse en Europe.

De Turin à Pompeï, nous sommes témoins de leurs jalousies, leurs tricheries et leurs coups de foudre. En quête d'une fête qui n'en est pas une, les trois couples nous dévoilent leurs désirs et leurs vécus qui relèvent plus du manque que de la satisfaction. Avec humour, tous les mythes de l'amour parfait sont détruits (même la photo de Jean et Jeannette se retrouve dans les fouilles de Florence). Ce qui semble le plus sincère, c'est la rencontre entre une de ces voyageuses et un photographe (encore le coup de foudre exotique et impossible), comme s'il n'y avait que l'ailleurs pour réussir sa vie.

Que Claude Laroche, un des membres du Grand Cirque Ordinaire qui a institutionnalisé la création collective, participe à cette *Amore Amore* et qu'un auteur de talent comme Marie Laberge s'implique dans ce processus, nous amène à penser que la création collective n'est peut-être pas morte (malgré ses faiblesses évidentes).

## Raz-de-marée

de Rémy Girard et Denis Bouchard  
au Café-Théâtre La Licorne

Il fallait sans doute que le parti québécois passe par toutes les étapes de la déchéance pour que des artistes, hier la plupart militants, s'attaquent avec autant de pertinence à la fabrication des campagnes électorales. Après une telle pièce, on n'a plus à se demander si le pouvoir corrompt; on est convaincu qu'il faut être corrompu pour l'obtenir. Comme dit l'organisateur en chef: «C'est de toute beauté». Enfin, cessons de les plaindre, ils ne sont ni vierges, ni martyrs. Les noms des partis en présence nous en disent déjà beaucoup: le R.A.T. (Rassemblement pour l'action tranquille) et le B.U.M. (Bloc pour l'unité multiple). Les deux peuvent facilement être associés aux parasites.

L'action de la pièce se divise en deux parties. D'un côté les organisateurs d'élections qui jouent sur le terrain hyperréaliste. De l'autre, le chef qui badtripe avec ses fantasmes et son image préfabriquée. Dans la pièce comme dans toute bonne campagne électorale, c'est l'organisation qui vole la vedette. Les Archie Bilodeau, Jacques St-Hilaire et Babette Boris sont plus importants que la marionnette de service qui n'a qu'à faire mousser le savon de la victoire. Si les travailleurs d'élection sont si bien personnalisés, c'est peut-être parce qu'ils sont anonymes pour la majorité. Le chef empruntant trop à tous les autres et à tous les styles n'offre guère de consistance et la pièce en souffre comme tous les partis.

Gilles Renaud n'arrive pas avec une mise en scène très rythmée à nous faire oublier les faiblesses du texte du chef. Et Normand Chouinard (le chef) détonne au sein de cette équipe du Klaxon composée de Rémy Girard, Denis Bouchard et Julie Vincent (complices et survivants de *La Déprime* qui a connu un immense succès à travers le Québec).

## Le facteur réalité

de René Gingras  
au Théâtre d'Aujourd'hui

S'il est toujours intéressant de voir quelque chose qui sort des sentiers battus, il faut aussi dire que souvent ces résultats sont très décevants. Le facteur réalité nous oblige à comparer, à analyser et à juger. Cette expérience fascinante qui consiste à intégrer le théâtre et le vidéo aurait pu donner de bien meilleurs résultats si l'on ne s'était pas servi d'Aquin comme alibi. Se servir d'un brouilleur de pistes pour mêler des pistes me semble relever du pléonasme. L'utilisation du vidéo dans ce spectacle ne fait qu'explicitier les ellipses dramatiques dont la pièce a grandement besoin. Même si René Gingras écrit merveilleusement bien, l'accumulation des procédés finit par lasser. Je sais qu'ils sont nombreux les admirateurs du héros (Aquin) qui tentent — et qui réussissent une fois — à l'imiter, mais le tout manque d'inspiration.

Opposer et réunir un Alain, idéaliste, étudiant universitaire qui rêve d'écrire, et une Sybil, pragmatique, qui tente de percer dans la chanson, aurait pu donner un excellent résultat sans les interventions inopportunes de ce maître de cérémonie qui s'efforce de relier vidéo et dramaturgie. (Quand la vidéo fait comme dans les policiers de catégories B qui ouvrent et ferment les portes de la voiture pour nous expliquer que le personnage a changé d'endroit.) Plus l'action se déroule, plus l'ensemble se détériore. La fin de la pièce ne fait que confirmer l'échec de l'entreprise.

Même si les comédiens jouent très bien, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. À qui la faute? À l'auteur? Au metteur en scène (Daniel Roussel) qui n'a pas su bien doser les divers éléments du spectacle? Souhaitons que ces interrogations servent aux autres qui tenteront aussi de nouvelles expériences pour faire éclater les genres. □



Rémy Girard, Normand Chouinard, Julie Vincent et Denis Bouchard dans *Raz-de-marée*.



Mireille Deglun et Vincent Bilodeau dans *Les mensonges de Papa*.



Robert Gravel, Sylvie Potvin et Claude Laroche dans *Amore Amore*.